HENRI PIRENNE

Mahomet et Charlemagne

Préface de Bruno Dumézil

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein

MAHOMET ET CHARLEMAGNE

Du même auteur

Histoire de Belgique, Bruxelles, Lamertin, 7 vol., 1900-1933
Souvenirs de captivité en Allemagne (mars 1916-novembre 1918), Bruxelles, Lamertin, 1920
De la méthode comparative en histoire, Bruxelles, Weissenbruch, 1923
Les Villes du Moyen Âge. Essai d'histoire économique et sociale, Bruxelles, Lamertin, 1927 ; Paris, PUF, 1971
Histoire de l'Europe des invasions au XVIe siècle, Paris, Alcan, 1936 ; Bécherel, Perséides, 2011
Les Villes et les institutions urbaines, Paris, Alcan, 1939

HENRI PIRENNE

MAHOMET ET CHARLEMAGNE

Préface de
Bruno Dumézil

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texto est une collection des éditions Tallandier

La préface de Jacques Pirenne, fils de l'auteur,
et l'avertissement de Fernand Vercauteren, rédigés en 1937,
n'ont pas été reproduits dans la présente édition.

1re édition : Bruxelles, 1937.
© Tallandier, 2016, pour la présente édition, la préface
et la bibliographie.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

Préface
de Bruno Dumézil

Lire le *Mahomet et Charlemagne* en 1937, c'était se voir proposer la représentation entièrement nouvelle du passage entre l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Dans une certaine mesure, ce sentiment de révolution copernicienne est toujours présent aujourd'hui. Mais la redécouverte de cette œuvre de combat permet aussi d'entrer dans la mentalité des universitaires européens formés à la fin du XIXe siècle, des hommes dont les traumatismes de la Première Guerre mondiale avaient radicalement changé la vision du monde et qui appliquèrent leur nouveau regard aux civilisations anciennes qu'ils étudiaient.

Entre 1870 et 1914, toute l'Europe savante vivait dans la fascination pour la science allemande. Fascination inquiète et exaspérée, dans le cas des Français, mais fascination tout de même. L'histoire des temps barbares ne faisait pas exception à la règle. Les chercheurs d'outre-Rhin avaient en effet développé des méthodes philologiques nouvelles, et ils disposaient d'une remarquable structuration institutionnelle qui offrait à leurs travaux une diffusion hors du commun. À de rares exceptions, l'accès aux textes anciens se faisait désormais grâce la grande collection des *Monumenta Germaniae Historica*. Frappé de la devise « L'amour sacré de la patrie donne

du courage », chaque volume des *Monumenta* constituait aussi un vecteur d'expression de l'école historique dite « germaniste ». Celle-ci supposait l'existence d'un peuple ancestral, les Germains, doté d'une civilisation à la fois puissante et originale. Même s'ils avaient été effacés des mémoires par les auteurs latins et par le christianisme, ces ancêtres des Allemands auraient contribué, au moins à part égale avec Rome, à l'émergence de l'Occident médiéval. On devine aisément les liens qui purent être tissés entre cette école historique et le nationalisme, voire avec le pangermanisme.

Les années de formation de l'historien belge Pirenne (1862-1935) baignèrent dans une admiration envieuse pour l'érudition allemande. Son maître Godefroid Kurth (1847-1916) tentait d'ailleurs d'en acclimater les méthodes en Belgique. Dans son université de Liège, des séminaires furent développés, des étudiants poussés à s'intéresser aux disciplines historiques novatrices ; Pirenne prit ainsi le goût de la toponymie. Catholique engagé, Kurth avait toutefois développé une pensée originale au regard du « germanisme » classique. Pour lui, la naissance de l'Occident chrétien devait certes à ce qu'il appelait l'« esprit germanique », mais uniquement à partir du moment où ce dernier avait été transformé par le christianisme. Ce n'était qu'à cette condition qu'une synthèse culturelle aurait été possible avec la romanité. Kurth se passionnait donc pour les Mérovingiens dont il entreprit de réhabiliter la mémoire.

Le jeune Henri Pirenne adhéra dans un premier temps aux enthousiasmes de son maître. En 1883-1884, il fit un long séjour d'étude en Allemagne où il fréquenta les principaux contributeurs des *Monumenta*. À Berlin, il assista également aux séminaires de l'économiste Gustav von

Schmoller (1838-1917) ; ce partisan précoce de la pluridisciplinarité eut sans doute une grande influence sur sa curiosité intellectuelle. Pirenne noua également une amitié durable avec Karl Lamprecht (1856-1915). Ce dernier défendait une approche totalisante de l'histoire visant à reconstituer la *Kultur*, ce par quoi il entendait une forme de civilisation nationale. De ces rencontres naquit chez Pirenne la volonté d'écrire une monumentale *Histoire de la Belgique* ; sa réalisation et les révisions successives occupèrent une bonne part de son activité scientifique jusqu'au début des années 1930.

Le jeune Pirenne n'ignorait toutefois pas l'école historique française. Après son séjour allemand, il passa une année à Paris. À l'École pratique des hautes études et à l'École des chartes, le diplomatiste Arthur Giry (1848-1899) lui transmit le goût de la paléographie, de la documentation administrative et de l'histoire urbaine, autant de domaines qui sous-tendront la démonstration du *Mahomet et Charlemagne*. De retour en Belgique, Pirenne reçut en 1886 un poste de professeur d'histoire médiévale à l'université de Gand. N'étant pas flamingant, et ne souhaitant pas le devenir, il y donna ses cours en langue française, ce qui lui valut une certaine hostilité du milieu universitaire local. Dès le début des années 1890, et malgré son jeune âge, il bénéficiait en revanche d'une solide notoriété internationale.

À partir de 1895, différents articles tendent à monter que Pirenne commençait à minorer l'apport « germanique » à la synthèse médiévale. Il n'y voyait notamment plus les origines des libertés urbaines, à la différence de la plupart de ses devanciers. Dans un même temps, il se mit à réfléchir au destin de la Méditerranée qu'il décrivit comme un « lac musulman » à la période carolingienne. Ces audaces ne contrevinrent pas à sa popularité auprès

des universitaires allemands, avec qui il entretenait des relations suivies. De fait, même s'il se détachait désormais de Kurth, Pirenne ne reprenait encore aucune des thèses de l'école romaniste. Celle-ci était alors marquée par la figure – très isolée – de Fustel de Coulanges (1830-1889). Pour ce dernier, la notion d'affrontement de « races » diverses n'expliquait en rien l'histoire du haut Moyen Âge, et l'Europe qu'il concevait demeurait marquée par la romanité, au moins jusqu'au VIIe siècle. En France même, de telles conceptions restaient minoritaires ; le succès des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry avait assuré le triomphe d'une certaine forme de germanisme.

Pour Pirenne, tout bascula avec le viol de la neutralité et l'invasion de la Belgique par l'armée allemande en 1914. Un de ses fils fut tué lors de la bataille de l'Yser et les exactions qui se multiplièrent contre les populations civiles donnèrent un nouveau sens au terme de « barbarie ». Dans la ville de Gand occupée, Pirenne refusa de poursuivre son enseignement. Des rivaux issus du milieu nationaliste flamand profitèrent de la situation pour l'accuser d'antigermanisme. Le 18 mars 1916, il fut arrêté par les autorités militaires ; signe des temps, il refusa de répondre en allemand à l'interrogatoire, alors qu'il maîtrisait parfaitement cette langue. D'abord envoyé dans le camp de prisonniers de Krefeld, près de Cologne, il fut déplacé dans le camp de Holzminden, en Basse-Saxe. Là, il entreprit de donner des cours pour les officiers alliés qui y étaient internés et proposa notamment un enseignement sur l'Histoire de l'Europe. Ses geôliers s'inquiétèrent de la situation, d'autant que l'opinion internationale s'était émue de l'arrestation d'un universitaire reconnu. Pirenne fut alors transféré dans la ville universitaire d'Iéna, puis dans le village de Kreutzburg, où il resta en résidence sur-

veillée jusqu'à la fin de la guerre. À peine était-il libéré qu'il entreprenait de publier des *Souvenirs de captivité* (1920) où il dénonçait l'aveuglement politique de ses collègues allemands, leur idéologie pangermaniste et leur totale soumission au pouvoir militaire. Dès 1919, il demanda à l'Académie royale de Belgique de supprimer les universitaires allemands des rangs de ses membres associés.

Dans ce contexte, il publia dans la livraison de 1922 de *Revue belge de philologie et d'histoire* un article intitulé « Mahomet et Charlemagne ». Il y affirmait que les grandes invasions constituaient un non-événement dans l'histoire européenne : la civilisation du Moyen Âge n'était pas issue des apports germaniques, mais de transformations internes aux anciennes provinces romaines d'Occident isolées par l'irruption de l'islam en Méditerranée. Délibérément provocateur, l'article se concluait par ces mots : « Sans l'islam, l'Empire franc n'aurait sans doute jamais existé, et Charlemagne sans Mahomet serait inconcevable. » C'était là un pied de nez fait à la fois à l'érudition allemande et à l'école germaniste.

Dans les années qui suivirent, Pirenne entreprit de diffuser cette thèse, de l'approfondir, mais aussi de la nuancer. Il profita pour cela de nombreuses conférences données en Belgique et à l'étranger, mais naturellement pas en Allemagne, pays avec lequel il avait coupé les ponts. Lors du Ve Congrès international des sciences historiques, qui se tint à Bruxelles en 1923, il souligna devant une large assistance l'opposition entre l'économie mérovingienne, encore largement urbaine, et l'économie carolingienne, à dominante rurale. Son intervention obtint un important succès d'estime, notamment chez les chercheurs francophones, largement dominants dans l'assemblée et encore marqués par le souvenir de la captivité de Pirenne. Quelques critiques

furent toutefois formulées assez discrètement. Parallèlement paraissait des articles où l'engagement de Pirenne se faisait beaucoup plus direct, notamment « Le pangermanisme et la Belgique » (1919) et « De l'influence allemande sur le mouvement historique contemporain » (1923).

Pirenne mourut en 1935, laissant sur sa table de travail le manuscrit presque achevé d'un ouvrage également intitulé *Mahomet et Charlemagne*. Son fils Jacques entreprit immédiatement de le publier, tandis qu'un de ses disciples, Fernand Vercauteren, se chargeait de la constitution d'un appareil critique à partir de fiches préexistantes*. Étendue à la forme d'un livre, la démonstration affichait désormais une structure puissante. Une première partie présentait la profonde continuité entre l'Empire romain et le monde mérovingien, thème étudié selon des approches successives, d'abord politique, puis économique, culturelle et sociale. L'irruption de l'islam en Orient – rapidement évoquée car elle n'est pas le cœur du sujet – ouvrait une seconde partie consacrée aux mutations de l'Occident désormais privé de contacts avec le monde byzantin. Une fois encore, les premiers indices retenus étaient d'abord politiques, à savoir la « décadence » mérovingienne et le changement d'orientation de la papauté vers le pouvoir carolingien. Les autres aspects de ce bouleversement de civilisation faisaient l'objet d'analyses séparées. La conclusion, ferme quoique assez mesurée au regard de l'article de 1922, résumait les points majeurs de la thèse.

* Une préface de Jacques Pirenne et un avertissement de Fernand Vercauteren ouvraient l'édition originale de 1937. Ces deux textes ne sont pas reproduits dans le présent volume. (*Toutes les notes de bas de page sont de Bruno Dumézil, ainsi que la bibliographie et les compléments aux notes de fin placés entre crochets.*)

Publié en 1937 dans un contexte de montée des périls en Europe, le *Mahomet et Charlemagne* bénéficia d'une excellente réception dans le monde francophone. Sa synthèse pluridisciplinaire, qui englobait des temps longs et ne rechignait pas au comparatisme, valut à son auteur de passer pour un initiateur de l'École des Annales. Dans la France des Trente Glorieuses, Pirenne eut ainsi la gloire d'être l'un des très rares universitaires étrangers évoqués par les manuels du secondaire, ce qui contribua à sa notoriété. Le livre profita aussi d'une traduction rapide en langue anglaise (Londres, 1939), qui lui assura une excellente diffusion en Angleterre et surtout aux États-Unis. Les universitaires anglo-saxons se montrèrent surtout sensibles à son analyse économique qui, à la différence de nombreux travaux contemporains, n'utilisait pas la démarche marxiste.

Même si les critiques apparurent très tôt, les véritables contestations de la « thèse de Pirenne » se multiplièrent à partir des années 1970. Il est difficile d'en résumer la teneur, tant que le débat autour du *Mahomet et Charlemagne* demeure nourri et constitue, en lui-même, un objet d'histoire.

Une partie de la remise en cause se fonde sur la nature des sources, et notamment de celles qui n'ont pas été utilisées. Dans l'ensemble, Pirenne se montre un extraordinaire connaisseur des textes ; nul ne conteste sa connaissance de la documentation existante ni la profondeur de ses analyses. Mais malgré son talent pour l'approche pluridisciplinaire, il ne recourt guère à l'archéologie du haut Moyen Âge. Les raisons en sont évidentes : dans l'entre-deux-guerres, cette discipline n'en était encore qu'à ses balbutiements et son principal promoteur était l'Allemand Gustaf Kossinna (1858-1931) qui défendait une exploitation ethnique – et largement nationaliste – des fouilles

liées aux « Grandes Invasions ». Autant dire tout ce que Pirenne exécrait. Dans le *Mahomet et Charlemagne*, les études des monnayages constituent en revanche un argument important, mais leur exploitation présente aussi une certaine part de flou ; de purs numismates comme Maurice Prou l'avaient remarqué dès les années 1920, même s'ils voilèrent leurs critiques, ravis qu'ils étaient de voir leur discipline exploitée par un historien majeur. Or, archéologie et numismatique possèdent des chronologies propres, de mieux en mieux connues, et pour lesquelles l'irruption de l'islam n'est pas forcément signifiante.

À partir de la fin des années 1960, les études menées sur les pandémies sous l'influence de Jean-Noël Biraben amenèrent également à souligner l'importance de la peste de Justinien. Survenue en 541, celle-ci fit des ravages considérables dans tout le bassin méditerranéen, où elle resta endémique jusqu'au milieu du VIIIe siècle. Il en résulta de très forts pics de surmortalité qui entraînèrent peut-être des ruptures en termes culturels, mais aussi des perturbations majeures dans les circuits commerciaux. Or, la peste constitue un phénomène sans lien avec les premiers triomphes de l'islam.

D'autres critiques, plus récentes, soulignent la prégnance de certains choix méthodologiques. Ainsi, le *Mahomet et Charlemagne* n'évoque que peu les questions idéologiques. Le prestige de l'Empire romain semble une évidence, que seule la fermeture de la Méditerranée peut affaiblir. Or, aux yeux même des contemporains, les relations entre les royaumes occidentaux et Byzance forment une histoire d'amour pour le moins agitée. La reconquête de Justinien, très violente, fut extrêmement impopulaire. L'imposition du concile de Constantinople II de 553 fut également mal comprise ; elle provoqua le schisme des Trois Chapitres,

qui déchira une partie de l'Occident. Quant à la prise d'otages parmi les familles royales barbares, elle ulcérait les Francs et les Wisigoths. Tout cela contribua à éloigner Byzance et les Occidentaux, sans que Mahomet n'eut à intervenir.

Dans quelques cas, Pirenne se montre aussi prisonnier de l'école germaniste dans laquelle il a été formé. Même s'il ne va pas jusqu'à soutenir une longue survivance du paganisme germanique, le christianisme se résume chez lui à une forme de romanité. Le rôle du spirituel lui paraît secondaire, comme en témoigne la relégation de ce thème dans la structuration du livre. Sans doute s'agissait-il de se dégager de l'histoire confessionnelle d'un Kurth. Aujourd'hui, on considère pourtant qu'au fil du VIe siècle, les souverains d'Occident se construisirent une stature de princes très chrétiens et qu'ils en vinrent à assumer toutes les compétences du monarque romain en la matière. L'autorité impériale a pu ainsi leur apparaître moins nécessaire, notamment à partir du moment où le pape Grégoire le Grand (590-604) fit de ces rois barbares les interlocuteurs privilégiés du siège romain.

En somme, la principale remise en cause de la « thèse de Pirenne » touche moins à la rupture entre Orient et Occident qu'à sa chronologie ou à son explication. À partir de la fin des années 1980, les historiens engagés dans le programme *Transformations of the Roman World* eurent ainsi à cœur de reconstituer un glissement très progressif depuis les structures antiques jusqu'au modèle carolingien. Quelques historiens et archéologues continuent en revanche d'évoquer des césures relativement brutales en Europe occidentale, mais celles-ci se placeraient plutôt au Ve siècle (Brian Ward-Perkins) ou autour de l'an 600 (Guy Halsall).

Paradoxalement, la postérité du *Mahomet et Charlemagne* se déduit moins de l'unanimité qu'il suscite que des critiques nombreuses – et souvent contraires – qu'il continue d'attirer. Car le livre constitue assurément une grande démonstration historique. Chaque lecteur a ainsi le sentiment d'entrer dans une discussion dont Pirenne est le meneur mais dont il ne verrouille jamais l'accès. Les sources sont présentées à l'examen, les arguments offerts à la contestation. La force de la « thèse de Pirenne » semble être de savoir demeurer une thèse, et de constituer à ce titre un livre ouvert. Le *Mahomet et Charlemagne* ne clôt pas un vieux débat entre érudits européens ; il rend ce débat accessible à un large public, ce qui est plus fort.

Première partie

L'EUROPE OCCIDENTALE AVANT L'ISLAM

Chapitre premier

Continuation de la civilisation méditerranéenne en Occident après les invasions germaniques

La *Romania* avant les Germains

De tous les caractères de cette admirable construction humaine que fut l'Empire romain[1], le plus frappant et aussi le plus essentiel est son caractère méditerranéen. C'est par là que, quoique grec à l'Orient, latin à l'Occident, son unité se communique à l'ensemble des provinces. La mer, dans toute la force du terme la *mare nostrum*, véhicule des idées, des religions, des marchandises[2]. Les provinces du Nord, Belgique, Bretagne, Germanie, Rhétie, Norique, Pannonie, ne sont que des glacis avancés contre la barbarie. La vie se concentre au bord du grand lac. Il est indispensable à l'approvisionnement de Rome en blés d'Afrique. Et il est d'autant plus bienfaisant que la navigation y est absolument en sécurité, grâce à la disparition séculaire de la piraterie. Vers lui converge aussi, par les routes, le mouvement de toutes les provinces. À mesure qu'on s'écarte de la mer, la civilisation se fait plus raréfiée. La dernière grande ville du Nord est Lyon. Trèves ne dut sa grandeur qu'à son rang de capitale momentanée. Toutes les autres villes importantes, Carthage, Alexandrie, Naples, Antioche, sont sur la mer ou près de la mer.

Ce caractère méditerranéen s'affirme davantage depuis le IVe siècle, car Constantinople, la nouvelle capitale, est,

avant tout, une ville maritime. Elle s'oppose à Rome, qui n'est que consommatrice, par sa nature de grand entrepôt, de fabrique, de grande base navale. Et son hégémonie est d'autant plus grande que l'Orient est plus actif ; la Syrie est le point d'arrivée des voies qui mettent l'Empire en rapport avec l'Inde et la Chine ; par la mer Noire, elle correspond avec le Nord.

L'Occident dépend d'elle pour les objets de luxe et les fabricats.

L'Empire ne connaît ni Asie, ni Afrique, ni Europe. S'il y a des civilisations diverses, le fond est le même partout. Mêmes murs, mêmes coutumes, mêmes religions sur ces côtes qui, jadis, ont connu des civilisations aussi différentes que l'Égyptienne, la Tyrienne, la Punique.

C'est en Orient que se concentre la navigation[3]. Les Syriens, ou ceux qu'on appelle ainsi, sont les routiers des mers. Par eux, le papyrus, les épices, l'ivoire, les vins de luxe se répandent jusqu'en Bretagne. Les étoffes précieuses arrivent d'Égypte tout comme les herbes pour ascètes[4]. Il y a partout des colonies de Syriens. Marseille est un port à moitié grec.

En même temps que ces Syriens, se rencontrent des juifs, éparpillés ou plutôt, groupés, dans toutes les villes. Ce sont des marins, des courtiers, des banquiers dont l'influence a été aussi essentielle dans la vie économique du temps que l'influence orientale qui se décèle à la même époque dans l'art et dans les idées religieuses. L'ascétisme est arrivé d'Orient en Occident par la mer comme, avant lui, le culte de Mithra et le christianisme.

Sans Ostie, Rome est incompréhensible. Et si, d'autre part, Ravenne est devenue la résidence des empereurs *in partibus occidentis*, c'est à cause de l'attraction de Constantinople.